

CRITIQUE, festival. TOULOUSE, 45ème Festival « Piano aux Jacobins », le 5 septembre 2024. Rachel Breen (piano).

Pari gagné : c'est un public très nombreux qui est venu fêter l'ouverture des 45 ans du Festival **Piano aux Jacobins** (Toujours placé sous la direction de Catherine d'Argoubet et Paul-Arnaud Péjouan), une ouverture – comme une édition générale – qui se fait sur le thème de la jeunesse. Car la pianiste américaine **Rachel Breen**, qui a l'honneur d'ouvrir le bal, n'a que 26 ans ! Auréolée de nombreux prix, elle est venue se présenter au public toulousain avec un programme éclectique, mêlant classicisme, romantisme et XXème siècle, en regroupant des ouvrages de Mozart, Beethoven, Berio, Schoenberg, Moussorgski et Chopin !

45ème Festival Piano aux Jacobins : une ouverture en fanfare !



Le concert a débuté avec la *Sonate N°10* du divin Amadeus, et l'on sent d'emblée que la pianiste vit dans l'intimité de **W. A. Mozart** qu'elle joue avec un respect et une affection émouvante. Son interprétation de l'opus mozartien – qui relève le défi de ce grand voyage dans la profondeur de l'âme mozartienne – est toute en finesse, en élégance et en fraîcheur. Avec un très beau sens des nuances et un jeu d'une grande clarté, elle retrouve la pureté mélodique de l'œuvre, sa brillance et sa virtuosité, en toute simplicité. Son piano est lumineux et chantant. Le ravissant thème de l'*Andante cantabile* du deuxième mouvement était un régal de phrasé, de finesse et de beauté, tandis que l'*Allegretto* conclusif révèle sa virtuosité discrète et élégante. C'est étonnement sans prendre la moindre pause ou respiration qu'elle enchaîne les 4 *Impromptus* de **Frédéric Chopin**, dans lesquels elle intercale en outre (et sans heurt aucun...) des pièces de Berio (*Wasserklavier*) ou Schoenberg (*Fragment*) ! Dans les quatre pièces de Chopin, **Rachel Breen** se montre aussi à l'aise dans les passages retenus joués avec grandeur que dans les passages vifs à la ligne musicale toujours claire, et elle impressionne

par sa compréhension profonde de cette musique qui, sous ses doigts, devient évidence pure et surtout reste de la grande musique, là où d'autres peuvent céder au plaisir narcissique de l'effet de manche ou de la virtuosité de façade. Rien de tout cela avec elle : c'est sobre, droit, sans fioriture, respectueux de la lettre comme de l'esprit de la musique !

Après avoir enchaîné les 7 premières pièces, elle s'accorde une minute de pause, puis revient devant son Steinway pour interpréter l'un des himalayes du piano : la dernière Sonate (la 32ème) du grand **Ludwig van Beethoven** ! Puis, la *Sonate n° 32 en ut mineur* op. 111 débute par un *Maestoso* assombri par la pédale et le doigté fortement marqué de la pianiste, avant un déluge d'arpèges, vite coupé dans son élan, pour être relancé encore plus rapidement. Le traitement des variations du second mouvement achève avec une intelligence rare ce concert, auquel s'ajoute l'inévitable bis de **J. S. Bach**, ici la fameuse "*Aria*" extraite des *Variations Goldberg*.

Jusqu'au 30 septembre, ce sont en tout pas moins de 15 pianistes de renommée internationale qui viendront faire sonner le Steinway du festival, sous les voûtes gothiques de la magnifique salle capitulaire du cloître du Couvent des Jacobins – dont les attachants **Mao Fujita** (le 11/9), **Arielle Beck** (le 12/9) ou encore **Nathanaël Guin** (le 13)... pour ne citer que ces trois-là !

CRITIQUE, festival. TOULOUSE, 45ème Festival « Piano aux Jacobins », le 5 septembre 2024. Rachel Breen (piano). Photo (c) Alexandre Ollier.

VIDEO : Rachel Breen interprète la 3ème « *Bagatelle* » de Ludwig van Beethoven

**CRITIQUE, festival. NÎMES,
3èmes Rencontres Musicales de
Nîmes (Jardins de la
Fontaine), les 30 & 31 août
2024. Alexandre Kantorow,
Liya Petrova, Aurélien Pascal
(& Friends...) / Orchestre
Consuelo / Victor Julien-
Laferrière (direction).**

Après [une deuxième édition couronnée de succès](#), les 3èmes Rencontres Musicales de Nîmes ont connu une affluence record, d'autant que les conditions climatiques étaient cette année autrement plus propices (que les soirées caniculaires de la fin août 2023...). Les Rencontres Musicales de Nîmes, c'est avant tout un projet d'amis, une idée pour se retrouver chaque été à trois, avec le pianiste Alexandre Kantorow, la violoniste Liya Petrova, et le violoncelliste Aurélien Pascal, qui invitent à

chaque nouvelle édition d'autres musiciens proches : cette année le pianiste Théo Fouchenneret, le violoncelliste Edgar Moreau, le violoniste Schuichi Okada et les altistes Grégoire Vecchioni et Paul Zientara. Mais le projet doit aussi beaucoup à l'aide de Philippe Bernhard (ancien directeur artistique des *Rencontres Musicales d'Evian*, et ici maître de cérémonie aussi efficace qu'enthousiaste), et à celle (plus financière) de Xavier Moreno. Pour cette mouture 2024, les trois musiciens ont préparé cinq concerts, donnés du 27 au 31 août, et ce sont aux derniers concerts du festival que nous avons eu la chance d'assister (les 30 & 31 août), qui invitait, en plus des 9 instrumentistes précités, l'Orchestre Consuelo et son dynamique fondateur, le jeune violoncelliste et chef d'orchestre Victor Julien-Laferrière (dans un programme déjà donné, en cette deuxième quinzaine d'août, aux Festivals de Rocamadour et de La Chaise-Dieu).



Intitulées "***Un concert de 1808***", les deux soirées mettaient à l'affiche les *Symphonies* n° 5 & 6 de **Ludwig van Beethoven** (créées le même soir, au Théâtre an der Wien, en décembre... 1808 !), agrémentées de tout un tas de pièces chambristes ou symphoniques, allant de **Josef Haydn** à **Paul Hindemith**. Car comme le précise, à juste raison Philippe Bernhard, en propos d'avant concert, les concerts au début du XIXème siècle ne donnaient que rarement des oeuvres dans leur entièreté, mais plus volontiers des mouvements de *Symphonies* mélangés à des morceaux de musique de chambre, et c'est cette idée qui a prévalu ici sur les deux concerts.

C'est ainsi des mouvements tels que l'*Allegro affettuoso* du *Concerto pour piano* de **Robert Schumann** (par Théo Fouchenneret), l'*Andante* de celui pour violon de **Félix Mendelssohn** (par Liya Petrova), le dernier mouvement du *Double Concerto* de **Johannes Brahms**, ou encore l'*Allegro molto* du *Concerto pour violoncelle* de **Josef Haydn** (par Edgar Moreau) qui seront tout à tour interprétés, avec le talent que l'on

connaît à tous ces excellents musiciens. Et si le premier soir se termine par une étourdissante exécution du *Second Concerto pour Piano* de **Franz Liszt** par Alexandre Kantorow (entendu [dans le même ouvrage en juillet dans la Cours d'honneur du Palais Princier de Monaco](#)), les trois amis (Kantorow, Petrova et Pascal) se retrouvent en revanche pour clore le festival dans une non moins brillante exécution de l'*Allegro con brio* du *Trio pour piano, violon et violoncelle* de **Johannes Brahms**.

Mais c'est bien sûr les deux *Symphonies* beethovéniennes qui étaient le coeur des deux soirées, avec la *Cinquième* le premier soir, puis la *Sixième* le lendemain, que l'**Orchestre Consuelo** et son chef ont eu loisir de "rôder" pendant tout l'été (et pas seulement dans les festivals français...). Les qualités des deux interprétations sont les mêmes que celles déjà constatées quelques jours plus tôt à Rocamadour (et dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec une sonorisation cependant plus « discrète » à Nîmes que dans la cité médiévale, le concert y ayant été donné en contre-bas, dans la vallée de l'Alzou, sur une "scène" donc plus "ouverte", et sans le long et haut mur réverbérateur des Jardins nîmois...) : épanouissement sonore, ampleur et souffle qui rétablissent la formidable vitalité et l'esprit d'autodétermination des deux *opus*. L'abstraite et énergique 5^{ème} (dite aussi Symphonie "du destin"), puis la plus narrative (mais pas que descriptive...) 6^{ème} *Symphonie* « dite pastorale » : les deux partitions rendent compte idéalement du génie orchestral beethovénien. Formidable machine rythmique et pulsionnelle de la 5^{ème} (dont tout le flux prépare ici à l'éruption jubilatoire de l'*Allegro final*), et captivante agrégation cellulaire qui, dans la 6^{ème}, au fur et à mesure de son plan dramatique et organique, organise et structure le plan « climatique » de la symphonie. **Victor Julien-Laferrière** n'hésite pas à faire rugir les timbres, s'appuyant évidemment sur la très forte identité naturelle de cuivres "historiques" (quand le reste de l'instrumentation est moderne...), et même à forcer parfois le trait dans la caractérisation de chaque pupitre, notamment les

vents et les bois, parfois de façon outrée, avec certains tutti volontairement “épais”. Mais cela ne manque ni de nervosité, et encore moins de tempérament ! L’intensité et la volonté y sont extraverties, parfois furieusement mises en avant. C’est servir franchement l’impétuosité d’un Beethoven révolutionnaire, pour le plus grand bonheur d’un public venu majoritairement d’Occitanie et de Provence, mais aussi au-delà. Les nombreux rappels soulignent que la 5ème édition est vivement souhaitée et déjà particulièrement attendue !...

CRITIQUE, festival. NÎMES, 3èmes Rencontres Musicales de Nîmes (Jardins de la Fontaine), les 30 & 31 août 2024. Alexandre Kantorow, Liya Petrova, Aurélien Pascal (& Friends...) / Orchestre Consuelo / Victor Julien-Laferrière (direction). Photos (c) Lewis Joly.



**CRITIQUE, festival. LA CÔTE
SAINT-ANDRE, Festival
Berlioz, le 28 août 2024.
Orchestre Français des Jeunes
/ Elisabeth Leonskaja
(piano), Kristiina Poska
(direction).**

Bruno Messina a tenu à placer la nouvelle édition du Festival Berlioz sous le signe de la jeunesse, avec comme titre général “Une Jeunesse européenne”, une appellation qui a tenu toute ses promesses – en cette soirée du 28 août – qui se déroulait dans la cours du Château Louis XI et qui mettait à l’affiche l’Orchestre Français de Jeunes, placé sous la direction de leur (jeune et nouvelle) cheffe : Kristiina Poska. Et comme soliste, pas une jeune fille mais une grande dame, et en l’occurrence rien moins qu’une légende du piano mondial : la pianiste russo-autrichienne Elisabeth Leonskaja (née en 1945). Après l’avoir admirée [au Festival de Pâques d’Aix-en-Provence, en avril dernier](#) (en récital solo), [puis à Lisbonne deux mois plus tard](#) (toujours en récital), c’est donc cette fois accompagnée d’une formation symphonique que nous la retrouvons. Car c’est une édition 2024 plus (pour pas dire essentiellement...) symphonique que lyrique qu’a voulu son fringant directeur, qui nous a promis cependant une place plus importante accordée à la voix et à l’opéra sur la prochaine édition, à l’été 2025.



Après le « tour de chauffe » tout berliozien que constitue l'exécution de l'*Ouverture de Benvenuto Cellini*, un rien sage pour un ouvrage aussi coloré et pétaradant, c'est le *Deuxième Concerto pour piano* de **Piotr Ilitch Tchaïkovski**, autrement rare que le *Premier* (lui très souvent donné...), que le public était invité à écouter, sous la battue de la cheffe estonienne et sous les doigts infinis de Mme Leonskaja. Fidèle à son image (si sa consoeur Martha Argerich n'avait pas acquise avant elle son patronyme de "*lionne*", voilà une image qui lui aurait bien sied !), la pianiste s'engouffre dans la partition de Tchaïkovski avec un jeu percussif parfaitement adapté, dans lequel elle enflamme l'*Allegro brillante* d'entrée de jeu. Mais si l'interprétation est irréprochable, de même du côté d'un orchestre répondant à la perfection à toutes les injonctions de sa cheffe, avouons que l'ouvrage apparaît comme singulièrement déséquilibrée. Ainsi, le *Finale* est significativement plus bref que les deux premiers mouvements,

eux-mêmes d'intérêt plutôt inégal, entre clinquant et grands élans, tendresse et auto-parodie. **Elisabeth Leonskaja** ne s'y montre pas moins royale, et éblouit et fait fondre ensuite le public en donnant, en *bis*, une mémorable « *Plus que lente* » de **Claude Debussy**.

Bien plus intéressante s'avère la seconde partie du concert qui donne à entendre la fameuse *Troisième Symphonie* (dite "*Rhénane*") de **Robert Schumann**. Créée en février 1851, la partition s'écoule comme un fleuve impétueux, riche en images et en couleurs qui affirme encore et toujours, un esprit rageur et combatif. Les indications en allemand soulignent la germanité du plan d'ensemble dont la vitalité revisite Mendelssohn, et l'ambition structurelle, le maître à tous : Beethoven. Paysages d'Allemagne honorés et brossés avec panache et lyrisme depuis les rives du Rhin, la *Rhénane* s'affirme ici – sous l'impulsion de la jeune formation enthousiaste et enthousiasmante – par son souffle suggestif. En particulier dans le *Scherzo* : la houle généreuse des violoncelles, aux crêtes soulignées par les flûtes, y évoque (selon Schumann lui-même) une « *matinée sur le Rhin* », comme l'indique le superbe contre-chant des cors dialoguant avec les hautbois aux couleurs élégantes dont l'activité gagne les cordes. Le *Nicht schnell* baigne dans une tranquillité pastorale qui met en lumière le très beau dialogue dans l'exposition des pupitres entre eux, surtout cordes et vents. Mais le point d'orgue de la *Rhénane* demeure sans conteste le 3ème épisode « *Feierlich* » (*maestoso*), dans lequel Schumann inscrit comme un emblème la grave noblesse et la solennité majestueuse de l'ensemble. L'ampleur Beethovénienne de l'écriture impose une conscience élargie, comme foudroyée... Le caractère du mouvement est celui d'un anéantissement, aboutissement d'un repli dépressif et exténué... avant que ne retentissent, comme l'indice d'un salut recouvré, les accents haletants, dansants, irrépressibles du *Lebhaft* final.

Et c'est un triomphe bien légitime que reçoivent tous les

artisans de cette belle soirée symphonique ! Vive la Jeunesse
et... l'ÉTERNELLE jeunesse de Mme Leonskaya !...

CRITIQUE, festival. La Côte Saint-André, Festival Berlioz, le
28 août 2024. Orchestre Français des Jeunes / Elisabeth
Leonskaja (piano), Kristiina Poska (direction). Photos (c)
Bruno Moussier.

VIDEO : Elisabeth Leonskaja interprète l'*Andantino* de la *Sonate*
D. 959 de Franz Schubert

**CRITIQUE, festival. 33ème
Festival SINFONIA EN
PERIGORD, Château de
Jumilhac, le 19 août 2024.
Henry PURCELL : « Mad songs,
music for a while ». C.
Mutel, P. Figuier, G.**

Andrieux. Les Nouveaux Caractères / Sébastien d'Hérin.

Repris par le chef et claveciniste Sébastien d'Hérin des mains de David Théodoridès (parti diriger le Festival de Saintes) en 2021, le Festival Sinfonia en Périgord se déroule du 19 au 29 août à Périgueux et ses alentours. Particularité de cette 33ème édition, le festival se scinde cette année en deux, avec une partie "*off*", décentrée dans les églises et châteaux du département de la Dordogne (du 19 au 21), puis d'une partie "*in*", recentrée sur ses lieux historiques que sont le Théâtre de Périgueux et la voisine Abbaye de Chancelade (du 22 au 29). Sébastien d'Hérin a ainsi conçu, comme pour ses trois premiers mandats, une programmation de qualité qui embrasse tous les aspects de la musique baroque et qui permet de découvrir, en musique, le riche patrimoine du Périgord. Et cette année encore, sur un temps par ailleurs plus long que de coutume (10 jours au lieu d'une semaine... quand partout ailleurs la durée des festivals se réduit comme peau de chagrin...), une attention particulière est portée aux jeunes ensembles et à la découverte de nouveaux talents.



Et c'est à la journée d'ouverture du festival que nous avons eu la chance d'assister, en ce lundi 19 août, dans la salle d'honneur du superbe **Château de Jumilhac**, dans le nord du département (aux portes de la Creuse et de la Haute-Vienne). Un premier concert (auquel nous ne sommes malheureusement pas arrivés à temps...), dans l'après-midi, mettait à l'honneur des *Cantates* de Georg Friedrich Haendel, puis c'était, le soir venu, son prédécesseur comme grand pourvoyeur de musique à Londres qui était mis en avant, "*l'Orpheus britannicus*", c'est-à-dire... **Henry Purcell** ! Et c'est *pot-pourri* de ses oeuvres vocales et instrumentales les plus célèbres qui est donné ici à entendre, en compagnie de l'ensemble **Les Nouveaux Caractères**, fondés par **Sébastien d'Hérin** et **Caroline Mutel** en 2006, cette dernière étant également l'une des trois solistes de la soirée, aux côtés des jeunes et talentueux contre-ténor

Paul Figuier et baryton **Guillaume Andrieux**.

Intitulée "*Mad songs, Music for a while*", le concert d'une durée d'une heure et demi (donné sans entracte) donne ainsi à entendre tous les plus fameux airs des masques et opéras de Henry Purcell, et débute par l'étrange pièce "*Of all the instruments*", dans laquelle les trois solistes parodient le son d'instruments de musique, en se répondant les uns aux autres. Suit un "*mask*" extrait de *Timon d'Athènes*, avant le duo "*Let us leave*" tiré de *The Fairy Queen*. Nous ne citerons pas la trentaine de morceaux retenus ici, cela serait fastidieux, d'autant que nul réel lien logique ne les relie, et l'on passe ainsi ensuite de la *symphonie* introductive de *King Arthur* à la "*Danse des sorcières*" extraite de *Didon et Enée*, pour enchaîner sur des extraits de la superbe "*Ode à Sainte-Cécile*". Le jeune contre-ténor **Paul Figuier**, qui nous avait enthousiasmé [quelques mois plus tôt à Toulon](#) dans le rôle des Nourrices du *Couronnement de Poppée*, brille à nouveau dans cette même *Ode* (« *Tis Nature's voice* »), où son beau timbre et sa voix bien placée font merveille. **Guillaume Andrieux** a, de son côté, l'air "*Wondrous machine*" (dans le même ouvrage) pour pavaner son beau registre grave (et ses talents de comédiens), tandis que la soprano **Caroline Mutel** profite de l'air "*The plaint*" (extrait de *The Fairy Queen*) pour faire fondre les coeurs, dans cette complainte déchirante à souhait. Souvent réunis en trio, les trois chanteurs sont rejoints par les instrumentistes dans le délicieux et réjouissant air conclusif "*One, two, three*".

Dirigés par **Sébastien d'Hérin** depuis son clavecin ou son orgue positif, les six instrumentistes des Nouveaux Caractères (**Armelle Cuny** et **Stéphan Dudermel** au violon, **Murielle Pfister** à l'alto, **Frédéric Baldassare** au violoncelle, **Florian Gazagne** à la flûte et au basson, et **Félix Leclerc** aux percussions se montrent excellents de bout en bout, et la riche cohorte de talents est bien exploitée pour varier couleurs et ambiances, ce qui s'avère plus que nécessaire pour maintenir l'attention

du public, dans un programme entièrement dédié au même compositeur !

Le Festival “*in*” a commencé hier (au Théâtre de Périgueux) par le célébrissime *Stabat Mater* de Pergolesi (avec **Raffaele Pe** et **Caroline Mutel** comme solistes), et se poursuit ce soir (même lieu) par le concert “*La Chambre des miroirs*” réunissant des musiques italiennes du XVIIème siècle avec l’Ensemble **I Gemelli** ([nous avons assisté à ce concert en juin dernier aux Invalides](#)). Il se poursuit, demain dimanche 25 août, avec les *Concertos Brandebourgeois* interprétés par le fameux ensemble **Café Zimmermann**. La suite du programme est [consultable ici](#), mais si vous êtes dans la région, ne manquez surtout pas l’intégrale des *Sonates du rosaire* d’**Ignaz von Biber** par **Gli Ignoti/Amandine Beyer** à la fabuleuse Abbaye de Chancelade (mardi 27 août), ou encore le concert de clôture (jeudi 29 août) qui mettra sous les projecteurs le rare *oratorio* de **M. A. Ziani**, “*La Morte vinta*”, par **Les Traversées baroques**, au Théâtre de Périgueux !

CRITIQUE, festival. 33ème Festival SINFONIA EN PERIGORD, Château de Jumilhac, le 19 août 2024. Henry PURCELL : « Mad songs, music for a while ». C. Mutel, P. Figuier, G. Andrieux. Les Nouveaux Caractères / Sébastien d’Hérin. Photos (c) Emmanuel Andrieu.

**CRITIQUE, festival. 19ème
FESTIVAL DE ROCAMADOUR,
Basilique Saint-Sauveur, le
17 août 2024. G. FAURE :
Musique de chambre. Renaud
Capuçon (violon), Paul
Zientara (alto), Stéphanie
Huang (violoncelle) &
Guillaume Bellom (piano).**

Après [un récital de Roberto Alagna en soirée
d'ouverture le 15 août](#) (et un concert 100%
Beethoven par l'Orchestre Consuelo et son chef
Victor Julien-Laferrière, le lendemain), dans la
Vallée de l'Alzou, le Festival de Rocamadour
regagnait ses murs historiques de la Basilique
Saint-Sauveur, petite merveille architecturale du
XIIIe siècle, à mi-chemin du château qui la
surplombe et de la ville médiévale en contrebas.
Et en cette anniversaire du centenaire de la
disparition de Gabriel Fauré, Emmeran Rollin a
tenu à lui rendre hommage en faisant venir un des
piliers du festival occitan, le violoniste star
Renaud Capuçon, accompagné ici du fidèle pianiste

Guillaume Bellom (nous les avons entendus en duo [quatre jours plus tôt au Festival de Menton](#)), auxquels se sont adjoints la (nouvelle) violoncelliste solo de l'Orchestre de Paris, Stéphanie Huang, et l'altiste Paul Zientera (ils ont enregistré ensemble un *e-disque* pour le label *Deutsche Grammophon*).



Nichés entre les deux énormes piliers qui soutiennent tout l'édifice roman (tandis que les quelque 450 spectateurs réunis les entourent à presque 360 degrés – et un second concert était ainsi prévu 2h après le premier pour répondre à la forte demande !...), ce sont **Renaud Capuçon** et **Guillaume Bellom** qui débute la soirée par une exécution de la transcription pour violon et piano d'*En prière* (1889), comme un hommage un lieu

fréquenté depuis près de sept siècles par les pèlerins en route pour St Jacques de Compostelle ! Suit le *Trio avec piano* (1923) qui est l'un des derniers *opus* du maître ariégeois, mort un an plus tard. Élégance du violon, délicatesse du piano, noblesse du violoncelle, autant de qualités individuelles conjuguées au service d'une lecture forte, généreuse et expressive, d'autant que les trois artistes rendent ici pleinement justice aux subtilités, à la poésie et à l'évanescence dont ce morceau est rempli.

Après le court *solo* que constitue le fameux "*Après un rêve*" (1878), interprété par la violoncelliste, tout en délicatesse et émotion, les quatre amis se rassemblent sous les majestueuses voûtes de Saint-Sauveur pour la pièce principale du concert: le *Quatuor avec piano n°2 op. 45* (1886), beaucoup plus rare que le premier des deux quatuors de Fauré. D'emblée, les quatre musiciens parviennent à créer une véritable tension dramatique, palpable dans les deux premiers mouvements en particulier : *Allegro molto moderato* et *Allegro molto*. Les arpèges continus du piano nous installent dans une ambiance quelque peu angoissante, magnifiée cependant par de beaux élans lyriques. L'*Adagio* voit naître une prière envoûtante, secondée par quelques *pizzicati* parfaitement feutrés, qui succède au grave et répétitif motif d'un piano pour le moins sombre et menaçant. Les cordes jouent alors parfaitement l'éveil et gagnent progressivement en présence et en intensité. L'*Allegro molto* final résume la *maestria* déployée par les interprètes dans les mouvements précédents : un piano qui assume sa place centrale et autour duquel les cordes déroulent leur accords lyrique, quand elles ne se font pas discrètes... pour subitement pour laisser place à un déferlement pianistique. Techniquement très ardu, ce second *Quatuor* donne lieu à une démonstration de maîtrise et d'intelligence de la part des quatre amis qui fait tout le prix d'une soirée qui finit par un tonnerre d'applaudissements – non couronné d'un *bis*... le temps de pause étant ce soir restreint avant la seconde exécution du concert !

CRITIQUE, festival. 19ème Festival de Rocamadour, Basilique Saint-Sauveur, le 17 août 2024. G. FAURE : Musique de chambre. Renaud Capuçon (violon), Paul Zientara (alto), Stéphanie Huang (violoncelle) & Guillaume Bellom (piano). Photos (c) François Le Guen.

VIDEO : Gautier Capuçon interprète « *Après un rêve* » de Gabriel Fauré

CRITIQUE, festival. MENTON, 75ème Festival de Musique (Parvis de la Basilique St Michel), le 12 août 2024. BRAHMS / R. STRAUSS / MUSIQUES DE FILMS. Renaud Capuçon (violon), Guillaume Bellom (piano).

Après une première semaine qui affichait notamment le pianiste turc Fazil Say ([voir notre compte-rendu](#)), le 75ème Festival de musique de Menton proposait – en guise de concert de clôture – un duo qui a fait ses preuves, Renaud Capuçon et Guillaume Bellom, dans un programme qui réunissait musiques “pointues” (le *Scherzo extrait de la Sonate FAE* de Johannes Brahms et la *Sonate op. 18* de Richard Strauss) dans une première partie, et les plus célèbres Musiques de films, dans une seconde. C’est là toute la volonté de pluralisme et de diversité affichée par le fringant directeur du festival provençal, Paul-Emmanuel Thomas, [qui nous a accordé une interview à cette occasion](#).



Sur un **Parvis de la Basilique St Michel** rempli jusqu'à ras-bord (environ 500 spectateurs), et jusqu'aux quelques balcons où des *happy few* avaient la meilleure vue (et en plus gratuite !) sur la scène dressée devant la porte principale de la magnifique église mentonnaise, les deux compères ont débuté la soirée par une première partie "sérieuse", en interprétant d'abord le *Scherzo de la Sonate FAE* de Johannes Brahms. c'est peu dire que Brahms coule tout naturellement dans les veines du pianiste jeune pianiste français **Guillaume Bellom**, dans une complicité fusionnelle qui l'unit à son illustre aîné violoniste **Renaud Capuçon**, la même que celle que Brahms éprouvait à l'égard de son ami Joseph Joachim – dédicataire de la pièce jouée ici de manière aussi brillante qu'énergique. Suit la longue *Sonate op. 18* de Richard Strauss, une pièce que nous ne sommes pas habitués à entendre car le célèbre compositeur munichois n'a guère écrit pour le répertoire de la musique de chambre. Cette sonate dut ainsi attendre dix ans dans les tiroirs de l'auteur pour aboutir. Et si elle n'est pas souvent donnée, nos deux musiciens savent prendre ce risque, et bien que d'une écriture post romantique qui pourrait sembler anachronique par certains, avouons être restés sous le charme de la qualité d'exécution et de l'amitié artistique qui la porte ici.

En seconde partie, alors que le thermomètre affichait encore 28 degrés (à 22h30...), c'est à un répertoire que les deux hommes affectionnent qu'ils s'adonnent, les "tubes" du cinéma tels "*Les Temps modernes*" de Chaplin, "*Moon river*" de Mancini, "*La liste de Schindler*" de Spielberg, ou encore "*Cinema Paradiso*" d'Ennio Morricone (qu'ils reprendront en bis...). On connaît l'amour que porte le célèbre violoniste au 7ème Art (il y a consacré deux albums...), et c'est avec tout autant de ferveur amoureuse et d'âme qu'il s'adonne, avec son acolyte qui n'a pas l'air moins féru, à ce genre souvent "déclassé" et boudé par les artistes adeptes de "grande musique". Rien de tel ici, et les deux artistes redonnent leurs lettres de noblesse à cette musique qui ravit indéniablement le public

qui va jusqu'à taper des mains dans les morceaux les plus célèbres, encouragé par Renaud Capuçon lui-même, au terme d'une soirée d'une belle ferveur festive et populaire !

CRITIQUE, festival. 75ème Festival de Musique de MENTON, Parvis de la Basilique St Michel, le 12 août 2024. Renaud Capuçon (violon), Guillaume Bellom (piano). Photos (c) Patrick Varotto / Ville de Menton.

VIDEO : Renaud Capuçon interprète le thème principal de « *Cinema paradiso* » d'Ennio Morricone

CRITIQUE, concert. FESTIVAL MUSIQUE & MÉMOIRE. Melisey, chœur roman, le 4 août 2024. FLORENT MARIE, luth Renaissance à 8 chœurs. Giovanni Antonio Terzi,

Ballard, Dowland...

Virtuose du luth, pédagogue et instrumentiste recherché pour de nombreux ensembles sur instruments d'époque, Florent Marie présente à Musique & Mémoire, un programme d'autant plus convaincant qu'il est dans sa conception parfaitement adapté à l'esprit et à la dimension du lieu ; le très intimiste chœur roman de Melisey, joyau patrimonial dont la superbe acoustique est taillée idéalement pour le récital de soliste.



A 11h, le récital accueille le festivalier dans l'un des sites les plus secrets et les plus authentiques des Vosges du Sud. Le programme fait un tour d'Europe, offrant un bel éventail des styles et des écritures à l'extrême fin du XVI^e, soulignant aussi comment un même air passe d'un pays à

l'autre, avec propre à la mode locale, une adaptation esthétique requise. Les Italiens reprennent selon leur propre esthétique les chansons françaises les plus célèbres...

Dans ce bain métissé où se déploie l'éloquente virtuosité du luthiste, une place privilégiée, - naturelle au regard de la grande qualité de son écriture, s'affirme peu à peu au profit

du compositeur italien méconnu, **TERZI**, compositeur actif au carrefour des XVI et XVII èmes, à la verve jamais facile ni grossière ; au contraire, d'une faconde délicieusement madrigalesque totalement maîtrisée. Chaque développement mélodique et le choix des airs comme la construction harmonique, accents et effets expressifs semblent sous tendus par un texte dont il faudrait rétablir les paroles. L'articulation souple du luthiste permet de capter le raffinement de Terzi dans son approche personnelle. C'est bien ce luth princier et royal qui affirme ici une élégance et une délicatesse de haute intensité, instrument remarquable en couleurs comme en accent, aussi riche de ce point de vu que le langage parlé.

L'arche musicale ainsi tracée part du classicisme originel, celui de Francesco Da Milano (1497-1543), prince du XVI dont le Ricercar souligne la force poétique.

Les airs à la mode circulent et marquent autant l'imaginaire des compositeurs ; ainsi les auteurs célébrés et largement diffusés : Alberto da Mantova (1500-1551) qui adapte selon son goût « Martin menoit son pourceau au marché » de Clément Janequin... Idem pour l'éditeur Pierre Phalèse (1510-1573) qui publie, et assure la diffusion européenne de l'air « je suis déshérité » de Pierre Cadéac.

On découvre alors dans tous son raffinement expressif l'art de Giovanni Antonio Terzi (avant 1570? – après 1620) révélé dans sa Canzona : s'affirme en particulier sa langueur mélancolique, d'une délicieuse suavité. Florent Marie a dédié un récent cd monographique au compositeur italien, démontrant combien il était justifié de le révéler ainsi.

Une même invention se déploie dans deux airs inspirés de danses [balli alemani, settimo et quarto, vers 1599] puis dans la Padovana [danse plus développée] ; cependant que la Toccata souligne cette verve vocale et même linguistique déjà évoquée qui s'impose comme l'une des principales singularités identifiant le dit Terzi. Elle va plus loin encore, affirmant

même une surenchère linguistique et une vocalité décuplée d'une expressivité libérée qui force l'admiration.

Pour Musique & Mémoire, Florent Marie révèle le madrigalisme de Terzi dont l'art s'affirme proche de la parole

Le madrigal d'après Philippe de Monte : » Ahí chi mi rompe il sono » se révèle là encore remarquablement articulé et riche de nuances, genre définitivement plus expressif que la chanson française contemporaine. Terzi dans ses diminutions idéalement ouvragées, suit le mot italien, recherche l'expressivité de Philippe de Monte qui est d'origine flamande. À côté de la Toccata le madrigal paraît plus économe et d'une austérité mesurée, plus sobrement suggestive ; une langueur suspendue, résolument secrète et allusive.

La succession des deux airs qui suit éclaire davantage tout ce qui séduit chez Terzi. Comment en partant d'une source française, il en déduit une nouvelle pièce pleine de délicatesse et de séduction madrigalesque. De la source, française, une Courante de Robert Ballard (1570?-après 1650), somptueuse dans sa mesure noble et classique, d'un équilibre solaire, d'une délicatesse extrême, toute en fluidité continue et qui demeure strictement dans son cadre chorégraphique, Terzi déduit une tout autre pièce, traitée de manière italienne et remarquablement madrigalisée. Le jeu du luthiste en éclaire la créativité capable de renouveler l'esprit de la danse du Français en réinventant la syntaxe vers un flux dont la séduction rythmique et l'articulation de la mélodie sont très proches de la respiration du chant.

De l'air Italianisé de Giovanni Battista della Gostena (1558?-1593?), d'après » Suzanne ung jour » (Roland de Lassus), le luthiste exprime avec justesse la mélancolie sousjacent ; et une équation idéale entre le langage et le chant. Le luth semble parler et chanter dans ce Lassus des plus populaires. Généreux en découvertes, l'interprète dévoile également la manière de Simone Molinaro (ca.1565-1634) qui fut l'éditeur des madrigaux du poète maudit et assassin, Carlo Gesualdo [Passamezzo – gagliarda].

Enfin la dernière séquence fait la part belle aux anglais, auteurs remarquablement inspirés dont le raffinement mélodique fusionne avec une souplesse rythmique elle aussi nuancée, enivrante.

Contemporain de Terzi, **John Dowland (1562?-1626)** affirme une évidente facilité dans » A fancy » : phrasés naturels, nuances ciselées s'apparentent au chant dans une vocalité détaillée et naturelle. Cependant que les ultimes pièces du programmes : » Lady Hunsdon's Puffe » et « Lady Clifton's spirit » éclairent des sentiments moins naturellement manifestes chez les Italiens : l'humour et le burlesque, d'autant plus mordants qu'ils sont sous les doigts de plus en plus virtuoses de Florent Marie, portés par une vivacité expressive aussi enjouée qu'articulée. On prolongera les délices de ce programme en écoutant les cd : « Musique pour luth de Giovanni Antonio TERZI », et le plus récent, à paraître en septembre 2024 : « John DOWLAND : Sweet Melancholy » (2 cd, édités chez Carpediem records).



Récital de Luth par FLORENT MARIE, dans le Chœur roman de Melisey © classiquenews 2024

CRITIQUE, concert. FESTIVAL MUSIQUE & MÉMOIRE. Melisey, chœur roman, le 4 août 2024. Programme : « L'Italie, Miroir de l'Europe ». FLORENT MARIE, luth Renaissance à 8 chœurs. Giovanni Antonio Terzi, Ballard, Dowland...

**CRITIQUE, concert. 68ème
GSTAAD MENUHIN FESTIVAL.
Berghaus Eggli, le 10 août
2024. Série « Mountain
Spirit » n°4 : « Planets by
Night » / Les Planètes de
Gustav Holst. Gstaad Festival
Brass Ensemble / Cuivres du
GFO Gstaad Festival
Orchestra. Immanuel Richter,
trompettes, présentation et
direction**

Jamais en reste d'un nouveau défi, et
comme pour mieux immerger le festivalier
au plus près du motif naturel, le GSTAAD
MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY inaugure cet
été un nouveau format de concert... A 22h,
chacun est invité à prendre de la hauteur
(facile alors au Pays d'en haut), où
toutes les remontées mécaniques s'offrent

au randonneur désireux de rejoindre en quelques minutes les sommets surplombant Gstaad et Saanen. Cap ce soir sur l'EGGLI (massif à 1500 m d'altitude), sommet sous les étoiles, et sa terrasse aménagée spécialement dans le cadre de la nouvelle série de concerts (inaugurés en 2024), intitulée « *MOUNTAIN SPIRIT* ». Déjà, l'ascension dans la nuit, qui dévoile une vue inoubliable sur la vallée, réalise une préparation idéale d'avant le concert.

Le dernier des 4 programmes de cette série, met à l'honneur, **les Planètes**, celles alignées dans une conjonction proactive, telle que l'a conçu le compositeur **Gustav Holst** à partir de l'été 1913, alors qu'il était en villégiature à Majorque (le dernier astre Mercure voit le jour en 1916.)... Ainsi se succèdent 7 planètes parmi les plus inspirantes, celles qu'ont généreusement investi l'astronomie et la mythologie.

Ce soir ce sont les cuivres du formidable Orchestre maison, le **Gstaad Festival Orchestra**, composé d'instrumentistes parmi les plus talentueux des orchestres suisses... qui abordent une version spécifique des Planètes, l'opus 32 (pour cuivres seules) ;

En préambule, une courte et très claire présentation des thèmes principaux et du caractère de chaque pièce est assurée par le musicien leader ce soir, le trompettiste **Immanuel Richter** qui lors du concert, dirige à cour, avec une précision énergisante.

Nuit vertigineuse au Gstaad Menuhin

Festival & Academy

Les cuivres du Gstaad Festival Brass Ensemble font tourner 7 planètes sur les cimes

La brillance et la puissance des seules cuivres (rebaptisés « Gstaad Festival Brass Ensemble ») occupent tout l'espace sous la tente ; leur vibration exprime la force des montagnes environnantes, et en écho, la rotation spectaculaire des planètes ainsi évoquées : l'esprit



conquérant, impérieux de Mars et son irrésistible crescendo rythmique ; la sensualité non moins impériale de Vénus qui met en avant le timbre aquatique, aérien de la harpe auquel répond le velours comme enivré des 3 trombones placés face au public au centre de la scène... Avec l'adjonction du timbre cristallin du célesta (joué par Immanuel Richter qui en cours de soirée joue au minimum 3 différentes trompettes), le spectre des timbres et des couleurs déploie mille combinaisons de nuances sonores qui accréditent la valeur et le grand raffinement de cette transcription dont les musiciens font leur miel. La partition de Holst permet aussi de jouer sur les étagements et l'organisation des timbres dans l'espace, grâce aux sourdines, très habilement sollicitées en cours de réalisation.

Ainsi trombones, tubas, trompettes, somptueux cors (d'une rondeur expressive elle aussi melliflue) enchaînent les 7 portraits de planète dont les 3 derniers ajoutent au raffinement de l'approche : à l'évocation plus narrative et descriptive des 3 premiers (Mars, Vénus, Mercure, ce dernier d'une vivacité toute aérienne), correspond le trio final, plus riche en texture, plus abstrait aussi : l'arche colossale, – au diapason des cimes suisses, du majestueux Saturne ; l'attractivité d'Uranus et ses textures de fait magiciennes (où se déploient en particulier le métal onctueux à la fois profond et solennel des cors) ; sans omettre l'intensité du « mystique » Neptune dont les instruments en fusion et en complicité parfaites expriment l'agilité de la mélodie serpentine, jusqu'à l'hypnose.

La version renforce l'esprit martial, surtout le caractère de vivacité conquérante, habilement doublé d'une grande sensualité dans les passages qui permettent aux timbres de se froter avec délice.

Expressivité, contrastes, spatialité, énergie et allusion sensuelle..., il ne manque rien à cette version plus que convaincante ; en exposant ainsi les cuivres de l'orchestre, la pièce permet comme peu d'en savourer toutes les nuances sonores.

Étonnante genèse de l'œuvre : les Planètes sont d'abord conçues pour 2 pianos (excepté Neptune, destiné originellement à l'orgue), puis vite mises au placard après le début de la première guerre mondiale. C'est Adrian Boult qui en assure l'exhumation et sa révélation au concert en septembre 1918, après le conflit, comme si la partition et sa fureur raffinée

était le miroir idéal d'une période troublée. Il reste étonnant que sans le vouloir, à l'été 1913, Holst ait pressenti la catastrophe à venir dans des déflagrations spectaculaires dues à sa seule inspiration... ; sur le mont EGGLI ce soir, les instrumentistes du Gstaad Festival Brass Ensemble en ont révélé toutes les splendeurs poétiques. A n'en pas douter l'expérience sur les hauteurs est une réussite totale qui deviendra avec les années, si le principe en est pérennisé, l'un des piliers du Gstaad Menuhin Festival. A suivre.

CRITIQUE, concert. 68ème GSTAAD MENUHIN FESTIVAL. Berghaus Eggli, le 10 août 2024. Série « Mountain Spirit » n°4 : Planets by Night / Les Planètes de Gustav Holst. Cuivres du GFO Gstaad Festival Orchestra. Immanuel Richter, trompettes, présentation et direction. Photo : © Raphaël Faux / Gstaad Menuhin Festival & Academy 2024

68ème GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY, jusqu'au 31 août 2024

:
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/programme-2024/liste-des-concerts?gad_source=1&gbraid=0AAAAADLwA8MuGPHGLvqDdctnv_l9f8qnj&gclid=EAIaIQobChMIwZ2-7LPyhwMVbK1oCR3v_i1dEAAYASAAEgL8YvD_BwE

LIRE aussi notre présentation du **68ème GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY** : » TRANSFORMATION » / temps forts, nouvelles séries, engagement pour le climat, teaser vidéo 2024, ... : <https://www.classiquenews.com/suisse-68eme-gstaad-menuhin-festival-academy-transformation-12-juillet-31-aout-2024/>

<https://www.classiquenews.com/suisse-68eme-gstaad-menuhin-festival-academy-transformation-12-juillet-31-aout-2024/>

**CRITIQUE, concert. 68ème
GSTAAD MENUHIN FESTIVAL &
ACADEMY, Saanen le 10 août
2024. » Temps et éternité »
: KA Hartman, Martin, JS
Bach... , Camerata
Bern, Patricia Kopatchinskaja**

**TRANSFORMATION... L'EXPÉRIENCE MUSICALE À
GSTAAD. Plus engagé
que jamais pour sa
durabilité et la
réduction progressive**



de son empreinte
carbone, le Gstaad Menuhin Festival sous
l'impulsion visionnaire de son directeur
artistique Christoph Müller, poursuit son
offre musicale critique, certains diront
militante, dont l'exigence du sens
accordée à l'excellence artistique
produit un nouvel accomplissement
significatif.

Ce soir, dans l'église historique de
Saanen, vaisseau devenu légendaire car
Yehudi MENUHIN décida ici même de la
création du Festival en y donnant ses
premiers concerts, le bouillonnant
directeur, véritable catalyseur culturel,
a trouvé en Patricia Kopatchinskaja, une
ambassadrice de choix : artiste complète,
habitée comme lui par la passion de la
musique et conceptrice de programmes
aussi forts, engagés que personnels.

MUSIC FOR THE PLANET BY PATRICIA KOPATCHINSKAJA

Tous ses concerts au Gstaad Menuhin Festival illustrent ainsi
un nouveau cycle emblématique intitulé « *Music for the
Planet* » . Après l'inoubliable concert « Les Adieux » en 2023,
après un premier programme 2024 soulignant avec la complicité
d'Anastasia Kobekina, le cas inquiétant de Venise qui meurt de
la lente montée des eaux et de la pression touristique

terrifiante, voici donc un nouveau spectacle intitulé « **temps et éternité** » .

Moins concert habituel qu'expérience musicale et même cheminement spirituel, le format proposé suscite par ses contrastes et sa construction, d'impérieux questionnements sur le sens de nos vies, la place que nous souhaitons occuper sur cette terre : vie et mort, destruction et violence ou renaissance et espoir...

L'interrogation philosophique est magistralement posée à travers la seconde partie précisément où dans une succession géniale qui alterne séquence de Frank Martin et chorals de Bach [ceux de la Passion selon Saint-Jean, transposés pour orchestre de cordes], la violoniste éruptive et incandescente comme à son habitude, exprime les divers épisodes de la Passion christique dont chaque choral par sa douceur poétique semble réaliser le commentaire méditatif.

L'expérience de la souffrance la plus intense aiguise la conscience ; tout en l'exprimant directement, la violoniste la dénonce et exhorte à agir pour la réparer. La musique transforme ; elle peut réveiller les consciences et conduire à agir. Le message est clair.



UNE EXPÉRIENCE CATHARTIQUE ET RÉSILIENTE DE LA SOUFFRANCE

Grand admirateur des Passions de JS BACH, **Frank MARTIN** a composé pour Menuhin, le cycle *Passion* comme un grand concerto pour violon en 1973.

On passe des stridences âpres et hurlantes à la tendresse apaisée réparatrice ainsi, en une alternance hypnotique. Ce balancement produit un polyptique musical qui saisit et bouleverse. Dans « **Crux** » de **Lubos Fisher** [mort en 1999], l'acmé est atteinte dans le duo formé par la violoniste totalement enivrée, abandonnée et réceptive à l'extrême souffrance, et le percussionniste (**Pascal Viglino**) qui assène des coups de timbales de plus en plus meurtriers, comme ceux d'une lente et progressive exécution, chant embrasé d'une inéluctable mise à mort ; le tout sur l'image projetée de la Crucifixion. En soutien iconographique au polyptique musical,

le programme intègre la projection des peintures de Duccio di Buoninsegna, actif au XIV^e en particulier à la Cathédrale de Sienne. La sensation visuelle et musicale ressentie restera mémorable.

En première partie, Patricia Kopatchinskaja aborde avec ses complices de la **Camerata de Bern**, totalement connectés au moindre battement de ses cils, le vertigineux **Concerto « funebre »** du munichois **Karl Amadeus Hartman** [1905 – 1963], fulgurant, convulsif, dont les solos de violons, déchirants, hallucinés... appellent au réveil des consciences tout en exprimant des élans touchés par la grâce [Adagio], et les affres les plus douloureux du désespoir. Humanité et barbarie, tendresse et ignominie... Artman qui a composé son Concerto en 1939 pour dénoncer les pires atrocités nazies commises contre l'humanité, ne pouvait trouver meilleurs interprètes.

L'INCANDESCENT CONCERTO FUNEBRE DE KA ARTMAN

L'extraordinaire se produit sous l'archet et la vitalité électrisée de sa main gauche ; tout en faisant littéralement pleurer son violon, la musicienne prophétesse comme transfigurée par cette « musique de deuil » , rayonne d'une beauté grave dont la clairvoyance qui jaillit alors de son instrument, foudroie par sa justesse. **Patricia Kopatchinskaja souhaite adresser un nouveau message** : l'intensité du jeu, la force et la rage qui s'en dégagent aussi, évoque au cœur du programme, entre gravité et conscience, chaque instant essentiel où « tout bascule » ... Si le Concerto d'Hartman brûle comme un brasier dans la nuit, il nous fait voir par cet éclat lacrymal, l'atrocité humaine au plus près ; en l'exprimant ainsi il l'a dénonce, ce que fait Patricia Kopatchinskaja, et avec quelle musicalité.

Comme on l'a vu l'an dernier à Gstaad [sous la tente dans le programme Les Adieux, adieux aux espèces animales, à leur extinction programmée désormais inéluctable], voici un autre programme qui renouvelle totalement le concert traditionnel,

en joignant avant et après Hartmann, des chants traditionnels chantés par un trio de femmes en costumes traditionnels accompagnée par l'accordéon... Référence à une approche paysanne probablement chère à la violoniste moldave, où l'homme savait communier et vivre de la nature sans l'épuiser comme actuellement.

La musique par le truchement d'un enchaînement parfait évoque ainsi la perte d'un monde harmonieux, l'empire de la violence omniprésente, inévitable... La volonté forcenée de vaincre souffrance et barbarie : conscience et résilience, clairvoyance et responsabilité... Le programme et son message diffusent le meilleur des rôles que la musique peut revêtir et que le thème générique de l'édition 2024 expose ainsi clairement : **la transformation**. Qui peut dire si parmi les festivaliers, certains auront été transformés en écoutant dans ses enchaînements surprenants ce programme parmi les mieux conçus ? MAGISTRALE expérience et certainement aussi prenante que le programme précédent auquel nous avons assisté lors de l'édition 2023 (1).



CRITIQUE, concert. 68ème GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY, Saanen le 10 août 2024. » *Temps et éternité* » : KA Hartman, Martin, JS Bach... , Camerata Bern, **Patricia Kopatchinskaja. Toutes les photos : © Raphaël FAUX / Gstaad Menuhin Festival & Academy 2024**

(1) Lire notre **critique du concert Les Adieux par Patricia Kopatchinskaja**, Gstaad Menuhin Festival & Orchestra, le 12 août 2023

: <https://www.classiquenews.com/critique-concert-gstaad-menuhin-festival-le-5-aout-2023-les-adeux-patricia-kopatchinskaja-beethoven-schumann-chostakovitch-music-for-the-planet-i/>

<https://www.classiquenews.com/critique-concert-gstaad-menuhin-festival-le-5-aout-2023-les-adeux-patricia-kopatchinskaja-beethoven-schumann-chostakovitch-music-for-the-planet-i/>



68ème GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY, jusqu'au 31 août 2024

:

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/programme-2024/liste-des-concerts?gad_source=1&gbraid=0AAAAADLwA8MuGPHGLvqDdctnv_l9f8qnj&gclid=EAIaIQobChMIwZ2-7LPyhwMVbK1oCR3v_i1dEAAYASAAEgL8YvD_BwE

LIRE aussi notre présentation du 68ème **GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY** : » TRANSFORMATION » / temps forts, nouvelles séries, engagement pour le climat, teaser vidéo 2024, ... :
<https://www.classiquenews.com/suisse-68eme-gstaad-menuhin-festival-academy-transformation-12-juillet-31-aout-2024/>

<https://www.classiquenews.com/suisse-68eme-gstaad-menuhin-festival-academy-transformation-12-juillet-31-aout-2024/>

CRITIQUE, festival. 31ème Festival MUSIQUE & MÉMOIRE, Luxeuil-les-Bains, Basilique St-Pierre St-Paul, le 3 août 2024. Emmanuel Arakélian,

**orgue. Julien Freymuth,
contre-ténor. Charpentier, De
Grigny, JS Bach...
« Magnificat »**

**Temps fort de chaque édition du Festival
Musique & Mémoire, le grand concert du
soir à la Basilique Saint-Pierre Saint-
Paul qui met en scène le grand orgue
historique, instrument remarquable du
XVIIème [1617], classé dès 1845.**

**Pour son 2ème concert au Festival,
l'organiste Emmanuel Arakélian réussit un
tour de force en offrant un jeu à la fois
spectaculaire et nuancé qui dévoile comme
jamais l'infinie palette des couleurs et
accents dont est capable l'instrument.
Plus qu'un concert, c'est une expérience
musicale totale qui permet d'entendre les
prouesses sonores d'un instrument aussi
redoutable à jouer [et à comprendre]
qu'il est impressionnant par ses
dimensions (5 plans sonores : positif de
dos, grand-orgue, résonance, écho,**

**pédale) ; le cul de lampe totalement
sculpté offrant un programme
iconographique qui mêle mythologie et
histoire biblique, mérite à lui seul
d'être vu.**



Julien Freymuth / Emmanuel Arakélian DR

Enfin d'ailleurs, à chaque session de musique, ce décor saisissant, qui s'offre à la délectation du spectateur, invite au moment de chaque concert à la Basilique, le plateau étant déployé au pied de l'orgue.

Emmanuel Arakélian construit son programme autour de pièces célébrant La Vierge, en particulier du **Salve Regina**. Outre la puissance et les miroitements insoupçonnés de l'instrument, arguments déjà remarquables, l'organiste sait transmettre dans la conception de l'architecture sonore, à travers ses choix de registre et dans un équilibre somptueux de la texture musicale, une intelligence interprétative indiscutable.



Il faut dompter l'instrument c'est à dire en comprendre tout le potentiel expressif, en maîtriser les incontournables choix dans les étagements sonores, dans l'organisation des plans expressifs. En réalité c'est peu dire que le musicien titulaire par quartier des orgues de la Basilique Saint-Maximin la Sainte Baume, éblouit par la clarté polyphonique, les

nuances, et la fluidité rythmique. Il révèle ce soir des combinaisons et des mélanges d'une beauté à couper le souffle. Il s'accorde aussi à la voix à la fois intense et claire du contre-ténor **Julien Freymuth** lequel débute le concert depuis la chaire dans la nef, entonnant un chant fervent et ample [antienne grégorienne sur le texte du Salve Regina] qui se déploie lui aussi, occupant tout l'espace sous la voûte.

2ème concert d'Emmanuel ARAKÉLIAN
à Musique & Mémoire
Miroitements sonores du grand orgue
historique
de la Basilique Saint-Pierre Saint-Paul
de Luxeuil-les-Bains



La sélection des morceaux excellemment enchaînés fait un tour d'Europe dont une sublime étape française, avant Bach [et la sublime Passacaille magistralement réalisée], une délectable séquence française qui comprend un trio idéalement adapté aux qualités propres de l'instrument : Charpentier, Paulet, de Grigny...

L'ouverture du programme convoque d'abord l'Espagne de **Cabanilles**, une pièce modale dont le ton est le même que la pièce suivante, « l'Ego flos campi » du grand **Claudio Monteverdi** – l'art des enchaînements et des passages est comme on a dit l'un des temps forts de ce programme, convaincant du début à la fin. Le timbre perçant et rond du contre-ténor **Julien Freymuth** en exprime la tendresse et la douce plénitude dans un éclairage dramatique idéal, conçu par un maître des lumières, acteur familier du festival, **Benoît Collardelle**.

Puis Emmanuel Arakélian dévoile l'ivresse sonore d'un autre

italien du plein XVIème, **Girolamo Cavazzoni** (1512-1577) ; son « Ricercare quarto » déploie dans un contrepoint joyeux et lumineux, une pièce enjouée presque dansante. La clarté du jeu fait entendre toutes les nuances d'une registration particulièrement réussie ; là encore, ce sont les scintillements nuancés, toutes les couleurs associées qui composent une tapisserie sonore chatoyante. Le propre de l'organiste est de nous offrir des paysages musicaux, finement ouvragés, idéalement mesurés, dans la puissance, la variété, le raffinement.

CHARPENTIER, PAULET, DE GRIGNY

Séquence délectable, l'enchaînement des compositeurs français. Le motet Salve Regina (H 23) de **Marc-Antoine Charpentier** (1643-1707) surprend d'abord par sa gravitas et sa tendresse ; la voix souple et ductile du contre-ténor en fait surgir l'intranquillité souterraine, l'intensité d'une ferveur insatisfaite ; le sentiment est certes religieux mais dans sa fragilité perceptible, il est comme nimbé d'inquiétude [quel contraste avec le faste éblouissant et oxygéné du De Grigny qui suit]... l'activité de l'orgue est suprême, accordé aux élans de la voix ; organiste et chanteur expriment ainsi l'ardeur inquiète du croyant ; la sobre et profonde prière de l'implorant.

Puis au centre de ce triptyque imprévu et d'une poésie inouïe, Emmanuel Arakélian joue une pièce d'un compositeur contemporain, **Vincent Paulet** (né en 1962), – rémois comme Nicolas de Grigny. Son « Salve Regina » est également une prière de dévotion dont la sincérité d'abord entonnée par la voix, (pour l'exposition du texte) suscite ensuite une construction sonore imprévue, comme le surgissement d'un monde étrange, commentaire du texte lui-même, mais aussi expression du divin, dans un cheminement sonore enveloppé d'un nimbe grave et mystérieux ; les intervalles y sont vertigineux, et

les suraigus percent les vagues ténébreuses ; comme les lumières dont nous avons parlé, l'orgue s'affirme dans toute sa dimension à la fois dramatique et abstraite ; la partition suractive façonne un formidable théâtre d'ombre et d'éclats fulgurants ; plusieurs accords syncopés déchirent alors l'espace, élargissant encore le sentiment du doute, de l'inquiétude ... avant que la certitude de la ferveur ne s'affirme enfin dans une théâtralité intérieure qui questionne. Le parcours est remarquable, exploitant ainsi toutes les ressources expressives et toutes les couleurs et nuances de timbres de orgue.

Le Paulet préparait à l'accomplissement suivant : l'hymne « **Ave Maris Stella** » de **Nicolas de Grigny** (1672-1703) génie inclassable du dernier XVIIème et qui façonne ici comme un appel à la lumière de la grâce. La pièce dans sa structure même, et dans son propre cheminement se prête idéalement à l'instrument comme si elle semblait sous les doigts de l'organiste, avoir été composée pour lui : plein jeu à 5 – fugue à 5 – Duo – surtout dialogue sur les grands jeux avec l'alternance du plain-chant (***Alternatim***, principe déjà illustré dans un concert précédent du Festival par l'ensemble Les Meslanges : [LIRE ici notre critique du concert du 25 juillet 2024 à Belfort](#)).

Dans cette alternance remarquablement calibrée, la voix du chanteur se fait plus angélique contrastant avec l'ample solennité du plein jeu de l'orgue ; un orgue alors de magnificence, dont les dimensions, le caractère, la fluidité et la rondeur spectaculaire citent immédiatement les fastes versaillais, en raffinement et en puissance.

D'autant que le texte est de célébration, qui encense et glorifie la splendeur divine (et son omnipotence). Dans sa majesté sonore, l'orgue éblouit par le raffinement des couleurs et la subtilité ; le jeu d'Emmanuel Arakélian tisse alors une véritable tapisserie sonore, à la fois dense et scintillante ; une cathédrale sonore immatérielle qui donne

raison aussi au programme iconographique du cul de lampe sculpté occupant toute la partie inférieure de l'instrument. Ce dernier en effet semble jaillir de la seule force de l'Atlante qui le porte ; et au dessus de sa partie médiane – laquelle expose les 3 médaillons aux sujets opportuns (le roi David jouant de la harpe / Saint-Paul recevant les clés du Christ / Sainte-Cécile, patronne des musiciens), c'est l'orgue lui-même qui dans ce dispositif particulier, manifeste et représente l'harmonie de la cité céleste. Rien de plus évident ce soir.

La fin du programme réalise une sorte d'apothéose avec la redoutable **Passacaille de Jean-Sébastien Bach**. L'architecture se densifie et s'éclaircie ; où évidemment la construction contrapuntique et la fugue impériale expriment l'éternité de la foi, l'universalisme d'une croyance qui éblouit et se fortifie.

La Passacaille en ut mineur, BWV 582 est une partition de méditation dont les ralentis, les prodigieux effets de suspension questionnement. Il ouvrent vers une profonde introspection que chaque auditeur peut approfondir encore dans la durée de son déroulement. Le jeu d'Emmanuel Arakélian en distille une légèreté cristalline ; monumentale, l'œuvre n'en forme pas moins une conclusion d'un raffinement inouï, là encore en termes de couleurs, nuances, fluidité. Ivresse des timbres idéalement associés, jeu d'une équilibre parfait, entre lisibilité, accents et ampleur... Bach sied admirablement à l'instrument – même si certains puristes le trouveront sur l'instrument, trop « raffiné ». Ce soir, l'ampleur n'écrase rien. Elle sublime les couleurs et la clarté qui rayonnent. Soirée mémorable.

CRITIQUE, concert 31^{ème} Festival MUSIQUE MÉMOIRE, Luxeuil-les-Bains, Basilique St-Pierre St-Paul, le 3 août 2024. Emmanuel Arakélian, orgue. Julien Freymuth, contre-ténor. Charpentier, De Grigny, JS Bach... « Salve Regina »...





Photos © Festival Musique & Mémoire 2024